DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 414. 1er Avril 1914 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

La Méthode dans les Sciences psychiques[1]

Par E. BOIRAC

III

Il ne suffit pas d'indiquer l'orientation générale de la méthode dans les sciences psychiques : il faut encore déterminer la nature et les rapports des différents procédés dont se compose la méthode dans chacune d'elles.

Quelle que soit la sorte particulière de faits qu'elles étudient, toutes les sciences de faits sont nécessairement et exclusivement justiciables de la méthode expérimentale. Ceux qui prétendraient, comme certains théosophes ou certains occultistes, édifier la science des faits psychiques sur la base de l'autorité ou du raisonnement, ne feraient en réalité qu'exclure les faits psychiques du domaine de la science.

Or, la méthode expérimentale, ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs (2), se compose essentiellement de ces quatre opérations disposées dans cet ordre : observation, hypothèse, expérimentation, induction. L'ordre ici a une telle importance que si, conservant les mêmes éléments, on les dispose d'une autre façon, l'ensemble ainsi obtenu n'est plus la méthode expérimentale, mais une méthode toute différente. On peut observer, on peut faire des hypothèses, on peut expérimenter, on peut induire sans pratiquer pour cela la méthode expérimentale, si ces opérations ne se suivent pas dans cet ordre même et ne s'enchaînent pas, ne se conditionnent pas les unes les autres, selon des rapports dont cet ordre est justement l'expression.

Ainsi l'observation, en méthode expérimentale, n'a qu'un but, qui est de rendre l'hypothèse possible, comme l'hypothèse n'a qu'un but, qui est de rendre possible l'expérimentation, comme l'expérimentation n'a qu'un but, qui est de rendre possible l'induction. Observer pour supposer, supposer pour expérimenter, expérimenter pour induire, telle est la succession, telle est la subordination nécessaire des procédés de la méthode expérimentale.

De ces procédés, le premier et le troisième, observation et expérimentation, sont des procédés d'information, de *constatation* des faits particuliers ; le second et le quatrième, hypothèse et induction, sont des procédés *d'interprétation*, de raisonnement, relatifs aux lois générales. L'originalité de la méthode expérimentale vient de ce qu'elle *entrecroise* les deux sortes de procédés, de façon qu'ils se provoquent et se complètent ou se contrôlent les uns les autres. On pourrait la résumer tout entière dans la formule suivante :

Premier moment : constatation préparatoire (observation) ;

Second moment : interprétation provisoire (hypothèse) ;

Troisième moment : constatation décisive (expérimentation) ;

Quatrième moment : interprétation définitive (induction).

C'est par l'application scrupuleuse et persévérante de la méthode expérimentale ainsi comprise, que l'étude des phénomènes psychiques se transformera progressivement en une véritable science. Mais les procédés de cette méthode, en raison

(1) Suite, voir le numéro du 15 mars.

(2) *Psychologie inconnue*, 2e édition, p. 40.

des conditions particulières dans lesquelles se présentent à nous les phénomènes psychiques, revêtent dans leur étude des caractères particuliers qu'il importe de faire remarquer.

Dans les sciences de la nature, physique, chimie, physiologie, etc., l'observation se fait ou peut toujours se faire *directement* : ce sont les savants eux-mêmes qui, au moyen de leurs propres sens, constatent les phénomènes qu'ils étudient. Dans les sciences psychiques, l'observation est souvent *indirecte*, *médiate* : celui ou ceux qui ont observé un certain phénomène ne sont pas des savants, mais des personnes plus ou moins étrangères à la science que le hasard en a rendues témoins et qui en ont fait le récit soit oralement, soit par écrit, et les savants ne connaissent le phénomène que par l'intermédiaire de ce témoignage. Ce mode d'observation par *le témoignage* n'est pas d'ailleurs particulier aux sciences psychiques : on peut dire qu'il se rencontre dans toutes les sciences morales et sociales, dans toutes les sciences qui ont l'homme pour objet. Il est l'instrument indispensable de l'histoire, où ces sciences trouvent elles-mêmes leur principal support. Les sciences psychiques se trouvent ainsi participer à la fois de la nature des sciences physiques et de la nature des sciences morales, et c'est peut-être une des raisons, comme l'a finement montré M. Bergson dans son beau discours du 28 mai 1913 (1), pour lesquelles beaucoup de savants — qui conçoivent toutes les sciences sur le type des seules sciences de la nature, — répugnent à « considérer comme réels des faits qui ne peuvent être connus que par une méthode d'observation fondée sur le témoignage et tenant le milieu entre la méthode de l'histoire et celle du juge d'instruction ». Pourtant, même dans les sciences de la nature, il y a un assez grand nombre de faits qui ne peuvent également être connus que par cette méthode : par exemple en astronomie, en pathologie, des faits rares, accidentels, plus ou moins exceptionnels, chutes de météorites, maladies spéciales à certains climats ou observées chez un très petit nombre d'individus, etc.

Il est vrai qu'on ne fait guère état dans ces sciences que des observations rapportées par des témoins qu'on puisse considérer comme des savants ; mais on limiterait singulièrement les moyens d'information des sciences psychiques si on leur refusait le droit d'accueillir, même sous bénéfice d'inventaire, toute observation présentée par des non professionnels. Où commence d'ailleurs, et où finit, en pareille matière, la catégorie des gens admissibles à témoignage ? Devrons-nous, par exemple, rejeter en bloc et sans examen, tous les récits dans lesquels les anciens magnétiseurs, De Puységur, Deleuse, Lafontaine, Du Potet, etc., rapportent des faits observés par eux-mêmes, sous prétexte qu'aucun d'eux n'est un savant de profession et que l'interprétation qu'ils proposent de ces faits ne paraît pas s'accorder avec les données actuelles de la science ? Accorderons-nous du moins la qualité de savant à des naturalistes, à des médecins, à des physiciens, à des chimistes, à des physiologistes, tels qu'Antoine-Laurent de Jussieu, le docteur Husson, Reichenbach, W. Gregory, Charles Richet, W. Crookes, Oliver Lodge, etc., etc., et consentirons-nous à tenir compte de leur témoignage, s'ils viennent nous entretenir de faits qu'ils nous affirmeront avoir eux-mêmes constatés et contrôlés ? Si l'on répondait négativement, nous ne voyons pas trop comment on pourrait justifier une pareille intransigeance. Avouons donc que les sciences psychiques sont parfaitement autorisées à chercher d'abord dans l'observation indirecte les premiers éléments de leur étude, sauf bien entendu à soumettre à la critique la plus sévère les informations ainsi recueillis (ainsi que l'a fait par exemple la Société des Recherches psychiques pour les faits de télépathie), puis à les compléter et contrôler, autant que possible, par l'observation directe, notamment par l'observation provoquée (souvent confondue, mais à tort, avec l'expérimentation proprement dite).

Par observation provoquée, nous entendons ici une observation dans laquelle l'observateur intervient lui-même activement pour susciter le phénomène, mais simplement à l'effet de le cons-

(1) *Annales des Sciences psychiques*, novembre et décembre 1913. Discours prononcé par M. Bergson en prenant possession du siège présidentiel de la *Society for Psychical Research* de Londres.

tater dans les meilleures conditions possibles de certitude et de précision, sans hypothèse préalable sur le mécanisme de sa production. Une observation de ce genre est communément appelée *expérience*, et c'est en ce sens qu'on dira qu'endormir des sujets, faire tourner des tables, etc., c'est faire des expériences. Mais c'est là, croyons-nous, un usage abusif du mot. Il n'y a de véritable expérience que lorsqu'on se propose, en suscitant un phénomène, de *vérifier* une hypothèse, et l'expérience ainsi comprise doit être préparée de telle façon qu'elle soit comme une question posée à la nature et la contraignant à répondre par oui ou par non. Les soi-disant expériences indépendantes de toute hypothèse et non raisonnées d'avance ont sans doute sur les observations ordinaires cette supériorité qu'elles permettent de répéter et multiplier les faits, mais au point de vue de leur place et de leur rôle dans l'ensemble de la méthode expérimentale, il est impossible de voir en elles autre chose qu'une forme particulière de l'observation (1).

Un exemple fera mieux comprendre les différences et les rapports de ces trois formes de l'observation dans les sciences psychiques.

Un de mes amis m'écrit qu'il a été témoin d'un fait dont il a été très frappé. Il a vu un individu se donnant comme magnétiseur, attirer à l'improviste un autre individu à plusieurs centimètres de distance, en présentant ses mains à la hauteur des omoplates de ce dernier. Comme j'ai la plus grande confiance dans le jugement et le caractère de mon ami, je considère ce fait comme réel, intéressant et digne d'être retenu. Le jour où j'étudierai les phénomènes dits magnétoïdes, je n'hésiterai pas à le faire figurer parmi les éléments du problème à résoudre. Voilà ce qu'on peut appeler une observation indirecte ou médiate.

Mais je ne m'en tiens pas là. Désirant pouvoir confirmer moi-même le témoignage de mon ami, je me transporte dans la ville où il habite, et je m'arrange pour observer de mes propres yeux le phénomène qu'il m'a décrit. Je me rends ainsi un compte plus exact de toutes ses circonstances, et j'en note même quelques-unes qui avaient échappé au premier observateur. Voilà une observation directe du premier degré, dans laquelle, j'interviens personnellement mais simplement en qualité de spectateur.

Ce n'est pas tout. Je me replace dans les conditions où j'ai vu opérer le magnétiseur, afin de reproduire moi-même le phénomène, ou engage différentes personnes à se replacer dans ces conditions, et je constate à chaque fois les résultats obtenus. Ceci constitue une observation directe du second degré, ce que nous avons appelé précédemment une observation « provoquée ».

On voit comment ces trois formes ou degrés de l'observation s'appellent et se complètent naturellement, bien que dans certains cas, on soit malheureusement forcé de s'arrêter soit au premier, soit au second degré de l'échelle, sans pouvoir passer du premier au second ou du second au troisième.

IV

Examinons maintenant dans quel esprit et avec quelles précautions doit être conduite l'observation des phénomènes psychiques pour rendre possible une application correcte et efficace des procédés subséquents de la méthode expérimentale.

Dans toutes les sciences de faits, l'observation se propose d'abord et avant tout de constater les faits dans les meilleures conditions de certitude et d'authenticité et d'en donner une description aussi exacte et complète que possible. Or, quand il s'agit de faits aussi obscurs, aussi capricieux et, dans l'état actuel des choses, aussi rares, aussi accidentels, du moins relativement, que les faits psychiques (entendus au sens le plus large), ce premier but de l'observation est déjà très difficile à atteindre. D'une part, l'observateur y est constamment aux prises avec une première cause d'erreur qu'on peut appeler d'un nom très général, l'*illusion*, d'autant plus puissante dans cet ordre de recherches que leur objet,

(1) Ce sont ces expériences de tâtonnement, ces expériences « pour voir » que Bacon nommait les « hasards de l'expérience » (*sortes experimenti*), et qu'il justifiait en disant qu'il faut parfois « soulever chaque pierre dans la voiture ». Elles sont surtout utiles dans les sciences encore peu avancées où, comme dit Claude-Bernard, le savant doit « essayer de pêcher en eau trouble ».

en raison de ses apparences merveilleuses, est de nature à frapper vivement l'imagination et à susciter les émotions les plus troublantes ; et cette cause d'erreur, il ne doit pas seulement s'en garder lui-même dans ses observations actuelles et personnelles ; mais il doit encore la dépister dans les observations antérieures, trop souvent rapportées par des témoins étrangers à toute discipline scientifique et dont il lui est cependant impossible de ne tenir aucun compte. D'autre part, une seconde cause d'erreur, non moins redoutable, et dont les sciences physiques et naturelles sont en général exemptes, est la *simulation*, la tromperie, consciente ou inconsciente, dont usent plus ou moins fréquemment les sujets observés à l'égard des observateurs. Jusqu'à quel point ces deux causes d'erreur interviennent-elles dans les différentes branches des sciences psychiques, et par quels moyens peut-on en prévenir les effets ? C'est là une question trop complexe pour que nous puissions la traiter ici ; mais il suffit de savoir que ces causes existent pour se rendre compte que tout observateur, dans ces sciences, doit se doubler d'un *critique*.

Mais l'observation, dans une science expérimentale, n'est pas à elle-même sa propre fin : par delà la constatation et la description du fait, elle vise un autre objet, à savoir une interprétation provisoire du fait, une idée anticipée, une *hypothèse*, qui permette de substituer à la simple observation ce procédé autrement puissant et fécond qui se nomme l'expérimentation. « Toute l'initiative expérimentale, dit Claude Bernard, est dans l'idée, car c'est elle qui provoque l'expérience. La raison ou le raisonnement ne servent qu'à déduire les conséquences de cette idée et à les soumettre à l'expérience. — Une idée anticipée ou une hypothèse est donc le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental. Sans cela on ne saurait faire aucune investigation ni s'instruire : on ne pourrait qu'entasser des observations stériles ; si l'on expérimentait sans idée préconçue, on irait à l'aventure. »

Par malheur, et c'est Claude Bernard lui-même qui nous le fait remarquer, il n'existe pas de règles précises et sûres pour faire sortir de l'observation des faits l'idée directrice qui seule permet l'organisation de véritables expériences. « La nature de l'idée, dit encore le grand savant français qui a connu et pratiqué mieux que tout autre la méthode expérimentale, est toute individuelle : c'est un sentiment particulier, un *quid proprium* qui constitue l'orginalité, l'invention ou le génie de chacun. »

Peut-être cependant est-ce ici le cas de se rappeler le mot qu'on prête à Buffon : « Le génie est une longue patience » et la réponse de Newton à ceux qui lui demandaient comment il avait découvert la gravitation universelle : « En y pensant toujours. » Celui qui en observant les phénomènes est constamment dominé par la pensée et le désir d'y démêler des circonstances ou des relations qui lui en laissent entrevoir le mécanisme caché, n'a-t-il pas évidemment plus de chances de voir apparaître un jour ou l'autre l'hypothèse souhaitée et pressentie que celui qui se borne à enregistrer indéfiniment des faits avec la seule préoccupation de les constater et de les décrire ?

On ne saurait donc trop recommander à tous ceux qui étudient les phénomènes psychiques cette attitude en quelque sorte interrogative de l'esprit qui ne se contente pas de pouvoir affirmer qu'un fait est réel, mais qui veut encore savoir *comment* il est possible, et par cela même imagine, suppose qu'il est l'effet de telle cause ou se produit selon telle loi. Comprenons bien cependant la nature et le rôle de l'hypothèse ainsi comprise.

Il ne s'agit nullement ici d'une hypothèse *théorique*, générale, ayant pour but l'intégration et la coordination de tout un ensemble de vérités déjà acquises, telle que, par exemple, en physique, l'hypothèse de l'éther comme véhicule de la chaleur, de la lumière et de l'électricité ; en chimie, l'hypothèse anatomique ; en astronomie, l'hypothèse de Laplace ; dans les sciences naturelles, les hypothèses de Lamarck et de Darwin, etc., etc. Il s'agit d'une hypothèse *expérimentale*, spéciale et précise, portant sur la cause probable ou l'effet probable de tel phénomène déterminé que le savant vient d'observer et suggérée par cette observation même, ayant pour but non d'expliquer les résultats mais de diriger les re-

cherches futures, destinée par conséquent à être immédiatement soumise au contrôle de l'expérience pour être soit vérifiée soit contredite par elle.

A ce point de vue on pourrait encore dire qu'il y a deux sortes d'hypothèses, les unes *inertes*, paresseuses, en ce sens que, quelque satisfaction qu'elles puissent donner à l'esprit par leur simplicité, leur cohérence, leur vraisemblance, etc., elles n'ouvrent aucune voie vers l'action, elles ne suggèrent aucune expérience à faire, aucune recherche à tenter pour découvrir d'autres faits au-delà de ceux dont elles prétendent fournir l'explication ; les autres, au contraire, *agissantes*, laborieuses, en ce sens que, tendant à se réaliser immédiatement en expériences effectives, elles se proposent moins d'expliquer les faits déjà connus que de découvrir de nouveaux faits et après ceux-là d'autres encore, à l'infini. Un des principaux moyens de faire avancer les sciences psychiques, ce sera, n'en doutons pas, d'y substituer de plus en plus des hypothèses expérimentales et agissantes aux hypothèses théoriques et inertes dont elles sont encore encombrées. Parmi ces dernières d'ailleurs, plusieurs nous paraissent susceptibles de revêtir, dans une certaine mesure, la forme des premières et telle est, par exemple, l'hypothèse du magnétisme animal, comme nous avons essayé de le montrer dans un de nos précédents ouvrages (1). En revanche, nous ne voyons guère comment une telle transformation serait possible dans le cas d'hypothèses comme celle du *plan astral*, proposée par certains théosophes pour expliquer la clairvoyance. Des hypothèses de ce genre nous semblent irrémédiablement *inertes*.

Resterait à déterminer les conditions particulières de l'expérimentation et de l'induction dans les sciences psychiques. Ce sujet, très vaste, très délicat et presqu'entièrement neuf, fera l'objet d'une étude ultérieure.

E. BOIRAC

(1) *Psychologie inconnue*, 2e édition, p. 9. Pour ce qui concerne l'hypothèse du spiritisme, voir *ibid.*, pp. 297, 302, 308.

LES FAITS DU JOUR

Correspondances croisées

Il faut revenir sur l'importante conférence faite par le Dr Geley le 20 décembre 1913 à la Société des Sciences psychiques sur les « Correspondances croisées » et que nous n'avons fait que signaler brièvement dans notre précédent numéro.

M. le Dr Geley rapporte le résultat des expériences faites aux mois d'août et septembre 1913 par Mme de W..., avec le concours de deux médiums écrivains, Mme T... et Mlle R... Cette dernière étant partie au bord de la mer, à Wimereux, pour un séjour de quelques semaines, il fut convenu que le même soir, à la même heure, les deux médiums séparés (Mme T... était restée à Paris) recueilleraient les communications médianimiques, dictées par un certain esprit *Roudolphe*, lui-même se disant aidé de deux autres personnalités occultes : *Charles* et *Emilie*. D'autre part, on chercherait à obtenir chez Mme T... des visions à distance.

Voici les incidents marquants de ces séances qui, progressivement, deviennent de plus en plus intéressantes et énigmatiques.

Le 12 (séance obscure), Mme T... déclare apercevoir Mlle R..., éclairée au moyen d'une lumière, puis elle est prise d'un *accès de toux* qui met fin à la séance. Le lendemain, Mme de W... reçoit de Mlle R... la communication suivante écrite par elle, à la même heure, sous la dictée de Roudolphe :

« Me voici, chère amie, c'est moi Roudolphe. Vous ne vous doutez pas du travail que j'ai fait pour organiser nos séances. Imaginez-vous que votre terre-neuve est devenu une araignée et qu'il a jeté entre Paris et Wimereux des fils fluidiques pris en partie chez Mme T..., en partie chez Mlle R..., en partie chez Roudolphe. Il a fallu tisser une sorte de réseau qui permette à la personne voyante de se transporter sans boussole et de ne pas s'égarer en suivant d'autres pistes, ce qui arrive souvent dans la double vue, quand on n'a pas, dans l'Au-delà, un ami qui a préparé le chemin... (Arrêt). Je ne dis pas que, grâce à cette préparation, toutes nos expériences réussiront pleinement, mais nous aurons des chances bien plus nombreuses d'y arriver... Je fais un peu la navette entre vous deux à la fois... (Arrêt assez long). Mme T..., ne toussez donc pas comme cela, vous ébranlez le courant !... (Arrêt). Rassurez-vous, chère amie, elle

n'est pas enrhumée. C'est le poivre de son tiroir. La contagion n'est donc pas à craindre!

« Au revoir de l'ami

ROUDOLPHE. »

En recevant cette lettre, Mme de W... interroge Mme T... et apprend qu'en effet, quelques heures avant la séance, celle-ci a rangé chez elle des vêtements remplis de poivre pour l'hiver et que c'est la cause de sa toux persistante.

Le 22 août est obtenue une première correspondance croisée dans les circonstances suivantes qui méritent d'être rapportées par le menu : Mme T..., une fois mise en possession du crayon, constate qu'elle est poussée par une force irrésistible et que sa main obéit passivement à cette force. Elle écrit alors des lambeaux de phrases absolument *incohérentes*, mais qui se terminent cependant par ces mots : « Conservez ces lignes soigneusement ». Mme de W... est tentée de déchirer le papier, mais elle n'en fait heureusement rien. Le lendemain, Mlle R... qui, de son côté, lui apprend s'être trouvée, durant la séance, dans un état nerveux particulièrement fatigant, lui transmet la seconde communication de Roudolphe. Elle est ainsi conçue : « Me voici, chère amie (il s'adresse toujours à Mme de W...). Je vais essayer d'aller et de venir sur mon réseau fluidique et d'écrire tantôt avec Mlle R..., tantôt avec Mme T..., en tirant le fluide de Mlle R... pendant qu'il se produit, et en l'accrochant à celui de Mme T..., pour pouvoir écrire avec elle.

Je suis très satisfait de notre réussite et je dois vous dire que nous nous trouvons, en ce moment, dans des conditions très favorables pour nos expériences.

Mlle R. est dans un milieu complètement..... (*Ici ma main s'arrête et j'attends assez longtemps, puis Roudolphe revient* :)

..... obligations journalières et des difficultés à vaincre. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas entrepris ce travail.

Charles nous aide aussi. Son fluide si doux et si calme... (*nouvel arrêt encore assez long. Roudolphe revient*) : ...., qui pourraient nous faire dérailler...

Assez pour ce soir, Mademoiselle R., je vais rétablir le courant.

Bonsoir aux amies en triangle.

ROUDOLPHE.

Or les deux phrases recueillies par Mme T... étaient : ..... différent du sien. Les soucis sont laissés de côté, et elle n'a pas, à chaque jour, le rappel si pénible des.... .....isole notre combinaison des courants pernicieux.....

En rapprochant les deux textes obtenus séparément par les deux médiums, on obtient :

« Mlle R. est dans un état complètement (*différent du sien. Les soucis sont laissés de côté et elle n'a pas, à chaque jour, le rappel si pénible des*) obligations journalières et des difficultés à vaincre. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas entrepris ce travail.

Charles nous aide aussi. Son fluide si doux et si calme (*isole notre combinaison des courants pernicieux*) qui pourraient la faire dérailler. »

Mme T... pendant la plupart des séances, continue à avoir la vision à distance des faits et gestes et déplacements de Mlle R., dans sa maison lointaine de Wimereux et ceci n'est pas une des particularités les moins étonnantes de ces séances. C'est ainsi qu'un soir, Mme T... annonce que Mlle R... a changé de chambre et s'est installée à l'étage situé au-dessus de celui où elle se tient d'habitude. Mme de W... s'écrie : « Oh ! alors, nous n'aurons rien ». Et, en effet, cette séance reste négative.

Le 2 septembre les deux médiums écrivent *ensemble* la même communication lettre par lettre, de telle sorte, disent-elles, qu'il semblait qu'après chaque lettre inscrite, il y avait *interruption de fluide ou de courant*.

Le 5 septembre Mme T... écrit, sous la dictée de l'esprit inspirateur : « Indiquez sur une feuille blanche, par un seul mot, le sujet que vous voulez que j'aille, à l'instant, traiter avec Mlle R... à Wimereux ». Mme de W. écrit sur une feuille le mot : « Rêves ». Pour répondre à cette invitation. — Le dimanche suivant, on reçoit de Mlle R... la communication suivante signée Roudolphe : « Vous nous impatientez, Mademoiselle R... ; il fallait bien que j'aille d'abord préparer une expérience. Attendez.

« Maintenant, je suis très occupé ; ne me faites pas de questions. Quand je serai prêt, je partirai.

(Quelques boucles, puis) :

« Chère amie, je ne vous dirai pas à quoi rêvent les jeunes filles..... Cela ne vous intéresserait pas du tout, et, d'ailleurs, Musset l'a dit avant moi d'une littérature un peu mièvre, comme il convenait alors. Seulement, je pourrai vous apprendre ceci : c'est que, lorsque vous fermez les yeux, vers minuit et plus, vous prenez le train pour un pays plus ou moins enchanté, suivant le cas..... », etc., etc. La lettre se continue sur le même ton, dissertant sur le sujet indiqué.

De la même façon, Roudolphe, consulté, donne son opinion sur les suffragettes anglaises.

Le 16 septembre, nouvelle correspondance croisée. Mme T... obtient trois phrases en apparence incohérentes, savoir :

1° Sages comme un couvent de jeunes filles...

2° Leurs grands yeux si doux se sont faits à voir passer...

3° La moderne courtisane dont les yeux...

De son côté, Mlle R... a obtenu une communication beaucoup plus longue, traitant de ce sujet : *Les biches du Bois* et contenant trois lacunes qui peuvent être comblées au moyen des phrases dictées à Mme T... Voici cette communication intégrale, avec, entre parenthèses, les membres de phrases complémentaires :

« Avez-vous parfois rencontré, en vous promenant dans les fourrés, les biches qui y vivent et circulent à travers la feuillée, tantôt (*sages comme un couvent de jeunes filles*) bien élevées, tantôt comme un troupeau bondissant et apeuré, le plus gracieux et le plus séduisant ? Vous êtes-vous jamais demandé ce que pensaient ces jolies bêtes et ce qu'elles deviendraient plus tard ? Loin de moi la pensée de leur tracer un horoscope dont elles se soucient, du reste, fort peu, mais il me semble que leur mentalité doit être assez différente de celle qui anime les biches des forêts. (*Leurs grands yeux si doux se sont faits à voir passer*) d'étranges voitures courant sans le secours des jambes animales et, dans ces voitures ou le long des sentiers plus ou moins fréquentés, elles ont contemplé des femmes avec de longs yeux comme les leurs, des femmes fines et élégantes. Qui nous dira jamais si (*la moderne courtisane dont les yeux*) s'agrandissent démesurément sous le coup du crayon, n'est pas une biche du Bois en mal de souvenir ? »

M. le Dr Geley, après avoir rapporté les faits qu'il classe sous trois chefs :

1° Clairvoyance (les visions à distance de Mme T.),
2° Correspondances croisées,
3° Correspondances simultanées,
en cherche l'explication.

Ayant écarté toute idée de fraude volontaire ou inconsciente, il examine les diverses théories propres à expliquer les faits. Il constate tout d'abord que *tout se passe, dans les correspondances croisées, comme si une intelligence autonome, indépendante des médiums et des expérimentateurs, avait pris l'initiative des expériences, les avait préparées, dirigées et réunies*. Puis il recherche si les faits peuvent s'expliquer par la *télépathie*. Il voit à cette explication de nombreuses objections. Qui aurait le rôle actif ? quel sera le sujet passif ? Mme T... ou Mlle R... ? Ou ne serait-ce pas plutôt Mme de W... qui impressionnerait les deux médiums ? M. Geley conclut à la négative.

Autre théorie. Les personnalités médiumniques ne seraient-elles pas des créatures collectives dues à la collaboration psychique inconsciente de Mme de W... et des médiums. Explication peu vraisemblable, dit le conférencier ?

Mais alors, reste la théorie spirite ? C'est celle qui paraît la plus acceptable à M. le Dr Geley. Toutefois, il ne saurait conclure en ce sens et réserve son opinion.

M. le Dr Geley n'a pas envisagé une hypothèse qui, pour les catholiques, s'applique assez exactement aux phénomènes spirites, dont la réalité peut être difficilement niée, mais que l'*Echo du Merveilleux* a toujours mise en avant et qui est celle *de l'influence diabolique.* Mais ce n'est pas ici le lieu de développer cette opinion car nous avons voulu seulement rapporter dans cette analyse des faits curieux dont l'interprétation reste obscure.



A Alzonne

On se rappelle notre article sur Alzonne, dans le numéro du 1er mars. Nous avions promis à nos lecteurs de les entretenir des événements qui s'y passaient et de leur apporter une enquête impartiale sur les « visions ». Mais un fait nouveau s'est produit qui nous oblige à nous tenir désormais sur la réserve. Une Commission nommée par Mgr de Beauséjour, évêque de Carcassonne, a été chargée de les examiner. Cette Commission, après s'être élevée contre certaines personnalités qui « par attrait particulier, par entraînement spontané ou en faveur de telle idée, de telle cause, contrairement aux règles d'une prudente réserve, s'étaient entremises auprès des « voyants » ou « voyantes », dont elles ont été parfois les confidentes empressées et peut-être les inspiratrices inconscientes », a déposé un rapport qui a inspiré à Mgr l'évêque de Carcassonne le mandement suivant :

« Le saint nom de Dieu invoqué, nous avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

« *Article 1er*. — Sans nous prononcer sur la nature, l'origine, les causes des « visions » et « apparitions » d'Alzonne jusqu'ici soumises à notre examen, nous avertissons nos diocésains qu'ils ne doivent accorder à ces faits aucun caractère divin.

Article 2. — Nous défendons à toutes personnes autres que celles autorisées par leur caractère, leur fonction, ou notre permission spéciale, de s'entremettre d'une façon quelconque dans les faits indiqués ci-dessus, de les divulguer par le moyen de la presse et plus encore d'en tirer avantage, intérêt ou profit, et nous leur faisons connaître que si une fois averties, elles contrevenaient à notre prohibition, elles se ren-

draient indignes de recevoir les sacrements de l'Eglise.

Article 3. — Nous renouvelons les défenses portées par les saints canons de se livrer aux pratiques du spiritisme et d'assister, même comme simple spectateur, à des assemblées de spirites ; et si certains maîtres de la science souhaitaient de soumettre les faits d'Alzonne à quelque expérience ou étude scientifique, nous les avertissons qu'ils devront pour y procéder, se munir d'une autorisation spéciale dont nous nous réservons expressément l'octroi. ».

L'*Echo du Merveilleux* renonce donc, jusqu'à nouvel ordre, à s'occuper des phénomènes d'Alzonne.

⁂

Un miracle de saint Janvier à Naples

On mande de Rome au *Journal*, dans une dépêche du 23 mars, que la statue de saint Janvier — une statue très ancienne — placée à la porte Capuana, à Naples, aurait miraculeusement remué la tête. Celle-ci, qui était tournée du côté du Vésuve, dirigerait maintenant les regards vers un vieux château servant de palais de Justice.

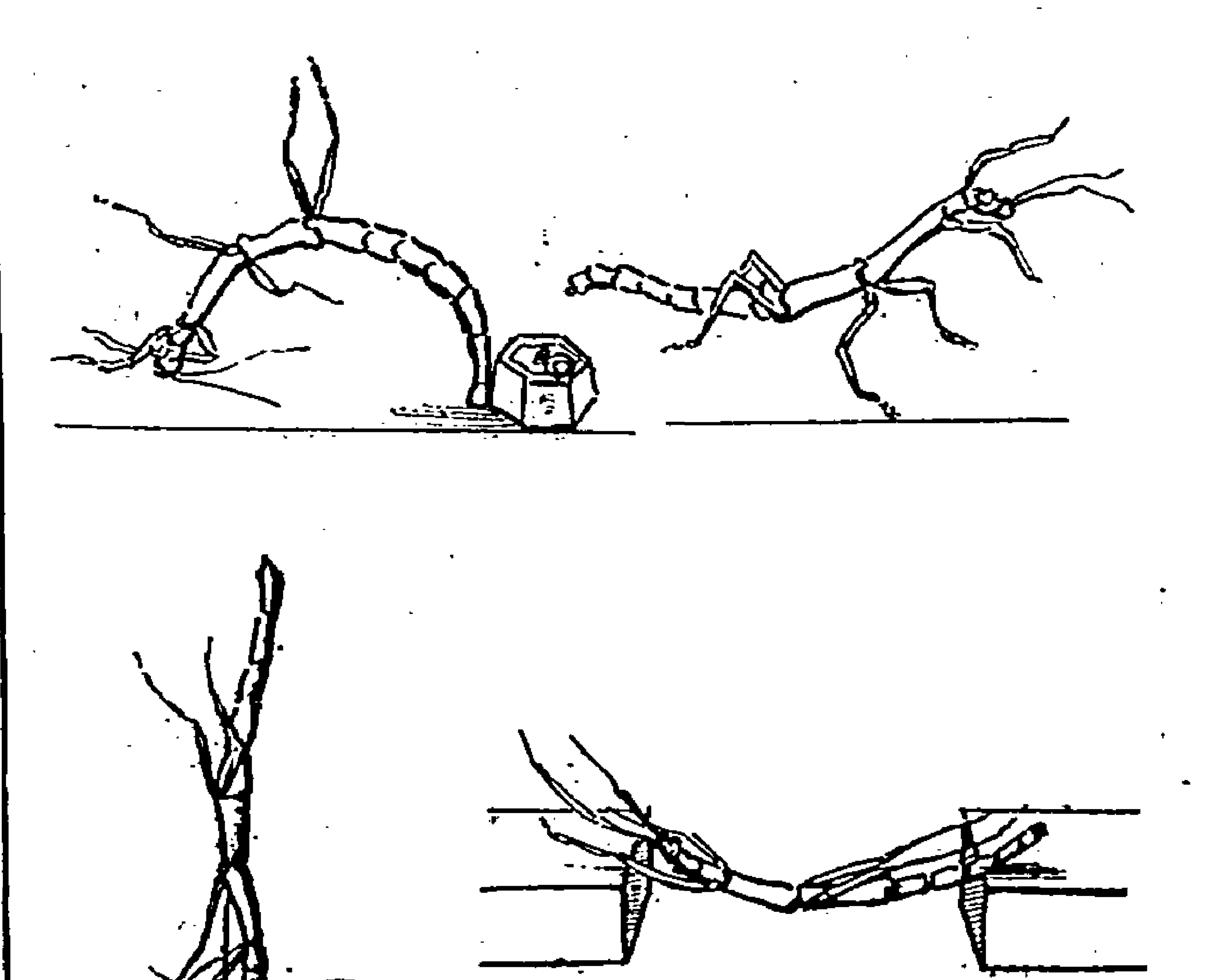
Les faubourgs et les milieux populaires napolitains, très sensibles, comme on le sait, à tout évènement prodigieux, ont été violemment émus par cette nouvelle. Des milliers de personnes s'en vont à la porte Capuana, s'agenouillent en récitant des prières et crient « au miracle ».

Le curé de la paroisse s'est rendu sur les lieux et adressera un rapport sur ces faits à l'archevêque de Naples.

La Catalepsie chez les Insectes

On sait combien la biologie et la zoologie abondent en faits surprenants, dont la cause profonde nous échappe. On connaît les phénomènes de *mimétisme*, qui permettent à certains êtres organisés de s'adapter, comme couleur ou comme forme, au milieu dans lequel ils vivent. En Russie, pendant l'hiver, certains léporides perdent leur pelage gris ou fauve pour adopter un pelage blanc qui se confond avec la neige de la steppe.

M. René Merle, dans la *Nature*, étudie le cas d'un insecte, le *Dixippus morosus*, qui est capable de se plonger dans un état de véritable *catalepsie*. Cet insecte se rencontre dans le nord de l'Inde et de l'Afghanistan. On a pu le recueillir et l'importer en Europe où il a été étudié par les biologistes. Il appartient à la famille des phasmides, qui vivent surtout dans les contrées équatoriales et qui ont l'aspect d'une tige droite. O. Meissner, de Potsdam et Blanc, en Suisse, ont pu en suivre plusieurs générations et s'initier ainsi aux particularités de ces infimes petites vies. Un savant russe, Peter Schmidt, a mis en relief leur faculté de tomber en catalepsie.



DIXIPPUS EN ÉTAT DE CATALEPSIE

M. Schmidt a placé plusieurs « Dixippus » dans un vase de verre, à la température moyenne, leur donnant pour nourriture du persil ; mais on peut les laisser jeûner plusieurs jours sans inconvénient.

Les Dixippus ont l'air d'une brindille de bois mort ; leur corps est verdâtre, tacheté de rouge.

En général, ils restent immobiles pendant le jour et ce n'est que la nuit qu'on les voit se remuer en se balançant et partir à la recherche de leur nourriture. Puis, pendant des heures, ils reprennent la position de l'immobilité absolue et du sommeil apparent.

M. Schmidt ayant eu la curiosité de relever la tête de l'un d'eux avec une pince, constata que l'animal ne bougeait pas et conservait cette position pendant des heures. Il fit de même avec les pattes antérieures et les antennes et le même effet se produisit. Pensant qu'il s'agissait d'un état cataleptique, il fit prendre aux insectes les positions les plus diverses sans que leur apparent sommeil en fût troublé. C'est ainsi qu'on fit

tenir l'un d'eux la tête en bas, l'extrémité inférieure en l'air, le corps reposant sur la tête et les pattes antérieures ; il garda cette position pendant 4 h. 1/2. Un autre fut mis en arc de cercle, même résultat. Un troisième fut étendu entre deux caisses, le corps n'ayant de point de contact qu'aux deux extrémités ; on lui fit même supporter de petits fardeaux, sans qu'il se départît un seul moment de son immobilité. Les muscles étaient donc à la fois suffisamment rigides pour supporter l'effort qu'on leur demandait et suffisamment souples pour accepter d'être mus pendant le sommeil.

Pour éveiller les Dixippus de leur torpeur, il faut une réaction violente, telle que le pincement de l'abdomen, le contact d'un objet porté à la température de 40° ou une décharge électrique. Les insectes réagissent alors immédiatement et leur sensibilité est assez grande.

M. Schmidt ayant essayé, au moyen de massage ou d'immobilisation forcée, d'obtenir la catalepsie, n'a pu y réussir. Dès qu'au contraire on cessait de les toucher, la léthargie réapparaissait d'elle-même quelques minutes après.

Le savant s'est ensuite livré à des expériences tendant à connaître le fonctionnement du système nerveux. Il a coupé un insecte en deux et la partie postérieure (partie du thorax, abdomen et pattes postérieures) a survécu douze jours à la mutilation, sans état cataleptique, tandis que la partie antérieure est morte au bout de trois jours, mais en conservant la faculté d'inertie. Les ganglions cérébroïdes semblent jouer le rôle principal dans ce phénomène.

M. Schmidt cherchant l'interprétation de ces expériences croit que l'état cataleptique est dû à une cause interne encore inconnue. Il y a autocatalepsie.

M. Merle fait remarquer avec raison que le phénomène est tout différent de celui de la « simulation de la mort » observé chez d'autres animaux, tels que l'amibe qui au moindre choc se met en boule, ou le crabe, le cloporte, la coccinelle ou bête à bon Dieu qui fait « le mort » dès qu'un danger le menace.

M. Fabre, dans ses *Souvenirs Entomologiques*, a abordé déjà le sujet de la catalepsie chez les animaux. C'est un champ nouveau ouvert à la perspicacité des savants.

J. Vaneuse



LE LIVRE DONT ON PARLE

Le Roman de Claude d'Antioche

CE QUE RACONTENT LES MOMIES D'ANTINOE

Par Albert GAYET

Le nom de M. Albert Gayet est, en France, universellement connu et admiré. Il est de ces Français qui, hors du pays natal, en dépit de l'indifférence officielle, portent très haut le renom de notre race. Son nom est étroitement associé aux fouilles d'Antinoë. Avec une ténacité, une méthode et une foi admirables, à l'aide de ressources misérables (3.500 francs par an, en moyenne), il a creusé la vieille nécropole enfouie sous les sables. Chacune de ses expéditions a été une conquête. Il nous a révélé les mystérieuses momies, ceintes de bandelettes, et toute une civilisation morte a surgi devant nos yeux, comme par magie. Et quelle civilisation ! Celle qui a mis en présence toutes les puissances antagonistes du monde antique : la vieille idolâtrie égyptienne avec ses rites, ses incantations magiques et ses initiations, le paganisme gréco-romain, dilettante et voluptueux, et le rude christianisme naissant. Heurt de races aussi : Egyptiens mystiques, Grecs souples, Romains orgueilleux et calculateurs, Nubiens et Barbares du désert. Tout comme Alexandrie, Antinoë a connu les somptueuses cérémonies païennes, les jeux du cirque, les courtisanes, un intellectualisme sceptique et raffiné et le sensualisme le plus déréglé. C'est le même luxe décadent qu'à Rome, pimenté de volupté orientale, terrain tout préparé, par sa corruption même, à l'ardente moisson des âmes par l'idéalisme chrétien. Contraste saisissant : pendant que, sur le môle d'Alexandrie ou la Voie triomphale d'Antinoë, les courtisanes aux voiles bleus ou roses sourient aux passants, plus haut sur le Nil, dans les solitudes de la Thébaïde, de saints ermites rêvent d'un monde régénéré et méditent les enseignements du Christ. Carrefour spirituel où l'Egypte de Sémiramis rejoint la Rome catholique, puisqu'aussi bien tout est transition insensible dans les institutions humaines.

La brillante Antinoë a subi le destin des choses. Un jour, la ville est devenue déserte ; le dernier habitant a fui ces demeures vides où la pluie faisait écrouler les toits; puis le temps, le soleil et la solitude ont fait leur œuvre. Quelques siècles plus tard, c'est à peine si quelque fût de colonne ou un monticule couvert de sable indique que là, des hommes ont vécu, aimé,

pensé. Mais je n'ai la plume ni de Lamartine ni de Châteaubriand pour méditer sur de sublimes lieux communs et je reviens au livre de M. Gayet.

J'imagine que M. Gayet, lorsqu'il prenait un peu de repos, après le dur labeur de la journée, où il avait suivi avec la fièvre que l'on devine l'œuvre accomplie par la pioche de ses ouvriers, à l'heure où les splendides couchants portent à la rêverie, dans cette solitude crépusculaire, hantée de l'ombre des morts, j'imagine que M. Gayet a dû faire de bien beaux rêves.

Seul ou presque seul en possession de notre sensibilité aryenne, au milieu d'indigènes grossiers ou indifférents, quelles visions n'ont-elles pas dû lui être suggérées par les découvertes quotidiennes. C'est là sans doute qu'a été conçue la première idée du roman de Claude d'Antioche.

Mais ici, ce n'est plus à travers un manuscrit retrouvé, comme pour « Aphrodite » ou à la lumière d'une vive imagination aidée de quelques textes épars d'Hérodote ou de Strabon, comme pour « Salammbô » que l'œuvre a été élaborée. Non, elle est le fruit d'une documentation érudite et précise et elle a été méditée dans les lieux mêmes où les événements s'étaient jadis déroulés.

Chose en vérité peu commune, ici le poète qui a enfourché Pégase était doublé d'un savant.

***

Claude d'Antioche était à Rome, sous le règne de l'empereur Dioclétien, l'un des plus valeureux soldats et des meilleurs soutiens de l'empire. Il avait maintes fois défendu avec succès le sol de la patrie contre les ennemis du dehors et certain jour même, sauvé la personne de son auguste maître, retenu prisonnier aux mains des barbares. Mais ce soldat était *chrétien*, tare indélébile au regard d'une société où le paganisme avait encore de puissantes racines. Et Dioclétien, maître ingrat, plus fanatiquement adonné au culte des faux dieux, après un semblant de conversion, avait ordonné qu'il serait conduit en exil, à Antinoë, et laissé à la discrétion du gouverneur Arien, son représentant en Thébaïde.

Le roman de M. Gayet nous fait assister aux efforts d'Arien pour tenter de ramener Claude à l'idolâtrie, la résistance et les efforts de ce dernier pour gagner de nouveaux adeptes à la foi du Christ, sa lutte contre les cérémonies païennes et son martyre final. Claude d'Antioche nous apparaît donc comme une sorte de Polyeucte, situé dans un milieu oriental historiquement peu connu, mais savamment reconstitué par une plume experte.

Claude d'Antioche vient d'arriver à Antinoë. Le gouverneur lui a laissé dans la ville une liberté relative et il en profite pour visiter les quartiers et les humbles faubourg où sa vie s'écoulera désormais. Voici le quartier des écrivains, des potiers, des verriers. Il s'arrête avec curiosité devant l'étalage des marchands d'amulettes : « Mais c'était surtout aux éventaires des marchands d'amulettes que se bousculaient les gens du peuple et les initiées, pour avoir l'œil mystique d'Horus qui conjurait le mauvais sort ; la boucle de ceinture d'Isis qui lavait l'âme de ses péchés ; la pousse de palmier, gage d'une longue existence ; la croix ansée, porteuse de vie ; le cœur d'Hathor, qui procurait le bonheur ; le fouet magique et la crosse pastorale d'Osiris, par lesquels on obtenait celui de l'autre monde. Aux jours de grandes panégyries, innombrables étaient ceux qui se présentaient aux portes du temple, pour faire toucher les images sacrées de l'Osiris-Antinoüs par ces talismans, qui acquéraient ainsi une vertu magique toute puissante. Les courtisanes assiégeaient les marchands d'yeux mystiques et de cœurs hathoriques. Les dévotes faisaient provision de boucles de ceinture d'Iris et et de crosses pastorales d'Osiris. »

Plus loin, ce sont les tisserands, les brodeurs et imprimeurs sur tissus, auteurs de ces merveilleuses étoffes que nous admirons aujourd'hui au musée Guimet. Au quartier des orfèvres, on cisèle dans l'or et les métaux précieux de nouvelles amulettes. Mais à Antinoë, comme à Alexandrie, il existe plusieurs sortes d'industries qui gravitent autour de la mort. Ce sont d'abord celle des *embaumeurs*, parmi lesquels les chrétiens comptent beaucoup d'adeptes : « Visa explique alors au seigneur Claude que nombre d'initiés, ceux des mystères d'Isis et de Sérapis surtout, sont bienveillants aux persécutés ; tous ont un emploi dans les services de la Nécropole. Les uns peignent ou modèlent les portraits funéraires ; d'autres sont occupés à la préparation des plantes, exigées par la dogmatique de l'Osiris d'autrefois. D'autres, enfin, copient et recopient journellement les formules magiques, auxquelles ils ne comprennent rien, et qu'ils interprètent en grec, à leur manière. Bon nombre sont secrètement chrétiens ou tout au moins s'appliquent à trouver des paroles évangéliques, sous les litanies isiaques qu'ils récitent ouvertement. »

C'est que le mystère de la mort est de ceux qui préoccupent le plus ces esprits empreints de mysticité et façonnés par des siècles de superstitions.

Les cadavres, avant d'être ensevelis, subissent pendant plusieurs jours une macération dans les bitumes et les natrons parfumés, puis sont oints de

baumes et enfin enveloppés de douze à dix-huit linceuls, entre lesquels on insère des plantes aromatiques. Tout cela exige en outre une série de cérémonies rituelles compliquées et nécessite l'intervention de membres subalternes du bas clergé. Voici l'évocation très curieuse de l'une de ces opérations funèbres : «... il pénétra dans un vaste édifice bas, couvert de voûtes, forées de lucarnes rondes. Une odeur fade de bitume prenait à la gorge ; des hommes à la tête rasée, vêtus de robes blanches, maculées de plaques noires, les mains engluées de résine, étendaient un corps de femme sur une table basse, auprès d'un autre, qui y reposait déjà. Sur celui-ci, noir comme une statue de basalte éthiopien, un initié appliquait machinalement des feuillures d'or, pareilles à celles, vues la veille, au marché des orfèvres. Tour à tour, il en fixait ainsi un carré sur le front, sur les oreilles, sur les seins, sur les mains, sur le ventre, sur les pieds. Et à chaque fois, il récitait, avec l'imposition des gestes consacrés, le passage de l'incantation magique qui invoquait les génies infernaux, les conjurait de préserver, pour l'éternité, la partie ainsi protégée, de lui rendre la vie, de l'animer, de lui donner le Repos dans la Perfection. Dans d'autres salles, les ensevelisseurs s'appliquaient à des emmaillotages. Ils liaient les deux mains ensemble par les pouces ; les deux pieds par les orteils, et procédaient à cette superposition de suaires, qui donnait au corps l'aspect d'un colosse voilé. »

Mais parmi les industries que le culte des morts a créées, il en est une particulièrement intéressante, c'est celle *du portrait magique*. Certains praticiens spécialistes exécutent le portrait des morts. C'est en général un visage modelé ou peint qui apparaît dans l'encadrement des parois d'un temple antique (le Naos) et qui doit être placé, comme un *double*, à la hauteur de la tête de la momie et sur un plan parallèle. Sur les flancs de la momie sont peintes les cérémonies de l'office des funérailles : « La momie emportée sur le dos de la vache sacrée, puis étendue, immobile, sur son lit funèbre ; la pesée de l'âme, au tribunal d'Osiris et l'accueil de cette âme, par Isis..... Une frise coupe à mi-hauteur le corps ; un disque solaire ailé en occupe tout le champ, tandis qu'au dessous un gros scarabée de pâtes de verre bleu s'avance pour y entrer et s'y confondre. Le symbolisme en échappe à Claude et n'est sensible que pour l'Egyptien, qui sait retrouver sous cette forme l'idée de la résurrection ; la croyance à l'âme qui se réincarne, sous une forme nouvelle, grâce à une série de transformations mystiques, pour se rénover enfin en la divinité ».

On sait, d'après la mythologie égyptienne, que Ra, le seigneur du jour, meurt, le soir, sous le nom d'Osiris et renaît le matin sous le nom d'Horus. La destinée de l'homme est faite à l'image du Dieu ; sa vie terrestre représente un jour de la vie du soleil. Il disparaît passagèrement au moment de la mort pour ressusciter un autre jour et vivre une autre vie. Aussi sa personnalité se compose-t-elle d'une enveloppe matérielle : le corps et d'un autre élément le *Double* que l'auteur décrit de la façon suivante : « L'un des éléments, condensé en cette personnalité, était « *Le Double* », l'essence psychique, projection colorée de l'être. Né en même temps que lui, il s'envolait aussitôt vers une région cachée du ciel intermédiaire ; d'où il gouvernait l'individu, mettant à chaque minute l'influence magique à sa nuque, si bien que celui-ci finit par n'être plus considéré que comme un support, auquel l'acte seul est dévolu. Quand la mort venait rompre cette union, le corps, préservé par l'embaumement, allait reposer dans la Demeure éternelle, pour servir encore d'appui au *Double*, qui quittait alors sa résidence, pour venir habiter la tombe. Et, de même que « l'homme d'autrefois », ce *Double* dont l'existence n'était que la continuation dans l'invisible de ce qu'avait été la sienne sur terre était sujet aux mêmes besoins. Il lui fallait désormais s'étayer pour toujours à la momie, de même que jadis à l'argile de la créature. Que cette momie vînt à être détruite et, cette fois, une fin épouvantable l'atteignait. C'est alors que l'esprit subtil des théologiens imagina qu'au support réel il était possible d'en substituer de fictifs, à condition qu'ils fussent à la ressemblance du défunt, afin que le *Double* pût s'y infuser de même. Une image qui n'eût point reproduit rigoureusement les traits n'eût pas même été reconnue par lui ».

On le conçoit, plus ces images sculptées ou peintes, fidèles représentations du mort, étaient nombreuses, et plus le *Double* avait de chances de survie. Souvent, le portrait placé sous l'enveloppe de la momie se continuait par la figuration d'une sorte d'armure imbriquée par imitation de celle d'Osiris qui, pendant le temps de sa disparition, avait à lutter contre l'esprit des ténèbres.

Ces croyances sont d'autant plus curieuses qu'on peut y trouver l'origine de certaines théories contemporaines, à peine déformées.

Les Grecs qui, aux temps de la décadence de leur patrie, l'avaient délaissée pour émigrer dans les villes égyptiennes, avaient compris, avec leur subtilité naturelle d'esprit, qu'ils devaient adapter leur mythologie aux vieilles croyances égyptiennes. Tout de suite, ils avaient accepté la théorie du *Double* et les rites de l'embaumement. Après eux, les

Romains les imitèrent, et chez les premiers chrétiens, on trouvait encore des vestiges de ces antiques conceptions de la mort.

Les nécropoles ou cimetières occupaient de vastes espaces aux portes d'Antinoé. On y distinguait la nécropole des pauvres gens et celle des riches, occupant les deux flancs d'une vallée et comprenant une multitude de monuments funéraires distincts. On y remarquait, en amphithéâtre, une succession de pyramidions dorés, d'un tragique effet dans le soir couchant. C'est là que Claude d'Antioche, aux dernières heures de sa première journée à Antinoé, était venu mesurer combien il restait d'efforts à faire pour abattre le règne des faux dieux.

Dans un prochain numéro, nous assisterons, avec notre héros, à quelques fêtes païennes, et nous connaîtrons les phases de ses luttes et de son martyre.

(*A suivre*). R. Faral.

Autour du Livre de Mme Bisson

Mise au point nécessaire
Comment Marthe Béraud est devenue Eva C...
Les expériences d'Alger.

Les expériences entreprises par Mme Bisson et consignées dans son livre retentissant continuent à faire couler beaucoup d'encre. Des polémiques se sont engagées qui tournent à l'aigre. Mlle Barklay et M. Jollivet-Castelot échangent des propos exempts d'aménité avec MM. G. Delanne et Chevreuil. En ce qui nous concerne, nous croyons que la bonne méthode, en matière de controverse, n'est pas de s'adresser des injures, mais de tout ramener sur le terrain des faits. C'est l'idée qu'exprimait si bien M. H. Bergson dans son discours de la « Society for Psychical Research », de Londres : « Ce qui compte et ce qui demeure, c'est ce qu'on a apporté de vérité positive ; l'affirmation vraie se substitue d'elle-même à l'idée fausse et se trouve être, sans qu'on ait pris la peine de réfuter personne, la meilleure des réfutations. » Quand Mlle Barklay a découvert une analogie entre les photographies matérialisées et les portraits du Miroir, elle a apporté dans le débat un fait positif, dont on ne saurait dénier la valeur et qu'il était nécessaire d'accueillir. Mais quand Mlle Barklay se déclare convaincue que le médium cachait les accessoires de ses prétendues fraudes dans l'étoffe du fauteuil, elle émet une pure hypothèse susceptible, à son tour, d'être victorieusement combattue. Dire, comme nous l'avons fait, que, depuis la suppression de ladite étoffe, les expériences ont donné les mêmes résultats qu'auparavant, c'est répondre par un argument de fait à un argument d'idées. On prétend soutenir qu'il faut distinguer entre les phénomènes d'avant la publication du livre et les phénomènes postérieurs. Il me semble qu'il est, au contraire, tout naturel de répondre aux objections faites aux premiers en utilisant les données fournies par les seconds, car les uns et les autres sont étroitement solidaires. Mais Mlle Barklay va plus loin, elle affirme que depuis que les bandes ont été retirées du fauteuil, « plus aucune *apparition matérialisée* n'est apparue dans le cabinet médiumnique ». Or, en affirmant cela, elle ne fait même pas une hypothèse, elle émet une opinion toute gratuite, contredite par ce fait que depuis la suppression des bandes, Mme Bisson a obtenu *cinq têtes photographiées*, parmi lesquelles *une tête de femme nouvelle*.

Nous n'accorderons donc de crédit aux assertions de la collaboratrice de *Psychic-Magazine* que dans la mesure où celles-ci reposeront sur des faits probants. Que, par ailleurs, elle soit connue ou inconnue, qu'elle ait de la notoriété ou n'en ait pas, il importe peu. Pour notre part, bien que nous désapprouvions le ton impertinent et injuste de sa polémique, nous pensons qu'il ne faut pas la tenir pour quantité négligeable.

Ceci posé, il nous a paru nécessaire de rechercher pourquoi Mlle Marthe Béraud avait été baptisée du pseudonyme d'Eva C... et dans quelles conditions s'étaient révélées ses qualités médiumniques. Rien n'éclaire les événements comme de remonter à leur origine. Certains faits obscurs deviennent clairs et on ne risque plus de s'égarer en des voies confuses.

Mlle Marthe Béraud, fille d'officier, appartient à une excellente famille et a reçu une éducation conforme à la situation sociale de ses parents. Elle a des sœurs honorablement établies et, à Paris même, un oncle occupant une situation administrative élevée. Ce dernier ignorait qu'elle s'employât comme médium et a été très affecté du bruit fait autour d'elle. Il est aisé de concevoir quel sentiment de convenance lui dictait la discrétion et pourquoi elle tenait tant à ce que son véritable nom ne fût pas proclamé *urbi et orbi*, à l'occasion d'expériences où elle était représentée comme subissant des examens médicaux. Il fut donc convenu — et c'était une des conditions essentielles de la publicité des expériences — que son identité véritable serait cachée sous le voile de l'anonymat. Quand Mlle Béraud fut présentée à Mme Bisson, il ne lui fût rien

caché de son nom et des événements auxquels elle avait été mêlée à la villa d'Alger. Aux invités qui assistaient aux séances de matérialisation, Mme Bisson présentait son médium sous le nom de Marthe et non sous celui d'Eva. Ce n'est qu'à l'époque où l'on préparait les éléments du livre qu'on se préoccupa de lui donner un pseudonyme. On proposa divers noms ; M. le Dr de Schrenk-Notzing, si je ne me trompe, proposa Rose Dupont, mais finalement, on se mit d'accord sur le nom d'*Eva Carrière*. Il n'y a là, on le voit, rien de mystérieux et surtout il ne subsiste rien de la légende d'après laquelle on aurait tenté de dissimuler l'identité du médium de Mme Bisson, pour qu'on ne pût l'identifier avec celui de la villa Carmen.

Mais comment Mlle Marthe Béraud fut-elle amenée à se révéler médium ? Il faut pour cela remonter aux expériences que faisaient, dans leur maison à Alger, M. le général Noël et sa femme, avec le concours de deux ou trois médiums, notamment une chiromancienne nommée Ninon et une négresse de vingt-deux ans, Aïscha, employée au service de la famille Noël. Marthe, âgée à cette époque de dix-neuf ans, accueillie dans la famille Noël comme une fille, puisqu'elle était fiancée au fils Noël, assistait en spectatrice à ces séances, avec ses sœurs Paulette et Maia, âgées respectivement de seize et quatorze ans.

A ces séances assistaient aussi M. G. Delanne, le lieutenant Tingry, Mme X..., M. Richet et par intermittences le fils Noël. On remarqua bientôt que les expériences étaient plus riches en phénomènes toutes les fois que Marthe était présente. On fut ainsi amené à penser qu'elle possédait elle-même un pouvoir médiumnique et on put s'en convaincre rapidement en expérimentant avec elle seule. Ce qu'il faut retenir de ceci c'est comment Mlle Béraud, de spectatrice devint occasionnellement médium. Cependant un évènement douloureux devait développer encore chez elle cette faculté. Le fils du général Noël, son fiancé, envoyé au Congo et employé dans une plantation de l'oncle de Marthe, mourut et cette nouvelle détermina chez la jeune fille une pénible crise morale à la suite de laquelle sa sensibilité nerveuse se révéla plus grande encore. De cette époque et de cet évènement date surtout la médiumnité de Mlle Béraud.

Dans quelles conditions de contrôle les expériences se poursuivaient-elles à la villa d'Alger ? Laissons ici la parole à M. Ch. Richet (1) : « La salle où ont eu lieu ces expériences est un petit kiosque situé dans le jardin de la villa Carmen, où logent M. et Mme Noël. Ce kiosque est complètement séparé de toute habitation ; il n'est composé que d'une seule pièce et il est bâti sur une écurie-remise. Cette salle a deux fenêtres et une porte d'entrée. Une des fenêtres donne sur la rue à une très grande hauteur (de 5 mètres). L'autre fenêtre donne sur l'escalier qui conduit du jardin à la rue. (Le jardin est en pente très abrupte de la rue Fontaine-Bleue à la rue Darwin). La porte donne sur le jardin. Chacune des deux fenêtres est condamnée et recouverte d'une toile clouée au mur. Par dessus cette toile clouée se trouve un rideau de tapisserie épais qui est aussi cloué au mur. Le plancher de la salle est formé d'un carrelage en petites dalles cimentées. Par dessus est cloué une sorte de tapis de feutre peu épais.

Le cabinet n'est constitué que par un baldaquin formant un triangle dans un des angles de la salle. ce triangle représente un triangle rectangle dont l'hypothénuse a environ 2 m. 50. La hauteur du baldaquin est de 2 m. 10. Celle de la pièce est de 2 m. 60. Il y a donc 0 m. 50 d'espace entre le dais du baldaquin et le plafond.

Le triangle est fermé par un rideau de tapisserie très épaisse et sombre. Ce rideau court sur une tringle au moyen d'anneaux.

Au devant du rideau, en laissant à peine assez d'espace pour qu'on puisse passer, est une table circulaire en bois noir, autour de laquelle nous étions groupés dans l'ordre suivant (presque toujours) :

En regardant le rideau comme au théâtre, et en prenant la droite du spectateur, on avait successivement autour de la table : Maia, Mlle X..., moi-même, Paulette, G. Delanne, Mme Noël, le général Noël.

Avant la séance, je faisais l'exploration minutieuse de toute la pièce, du baldaquin, des rideaux, des fauteuils (qui étaient soulevés), d'une baignoire et d'un vieux bahut rangés dans le fond, de sorte que je puis *affirmer* que nulle personne n'était cachée dans la pièce. En outre, comme les rideaux des fenêtres étaient cloués, qu'il n'y a pas de trappes dans le plancher, ni de fausse porte dans le mur, je puis en toute certitude *affirmer* que nulle personne étrangère ne pouvait pendant la séance pénétrer dans la salle.

La lumière était donnée par la lumière d'une bougie mise dans une lanterne photographique à verre rouge qu'on plaçait à une certaine hauteur (2 m. 25) au-dessus de la porte. »

Au cours des séances apparaît une matérialisation se donnant le nom de B. B. et que les assistants peuvent voir, nettement distincte des médiums. M. Ch. Richet, examinant s'il a pu être trompé, déclare : « Je ne crois pas que j'ai été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. »

(1) *Annales des Sciences psychiques* de novembre 1905.

Quand un savant comme M. Ch. Richet est aussi affirmatif, il n'y a qu'à s'incliner.

A l'heure où l'on cherche à exploiter contre Mme Bisson les incidents de la villa Carmen, il n'est pas mauvais de se les remémorer et surtout d'affirmer que *jamais* on n'a pu étayer sur autre chose que des *racontars* les prétendues fraudes dont auraient été victimes les co-expérimentateurs de M. Richet.

Trois personnes entrèrent en lice contre les expériences de ce dernier :

1° Le docteur Valentin qui critiquait, mais *sans les avoir vues* les matérialisations obtenues et qui les expliquait au moyen d'un mannequin et de divers accessoires très compliqués.

2° Le Dr Rouby, d'Alger, qui prétendait avoir reçu les confidences d'un domestique, nommé Areski. Ce dernier aurait révélé qu'après avoir aidé les assistants à visiter le cabinet, il se cachait derrière le rideau et jouait lui-même le rôle de B. B. (Bien-Boâ). Malheureusement Areski n'était jamais admis à la visite du cabinet et il convint lui-même plus tard qu'il avait trompé le Dr Rouby.

3° L'avocat Marsault, d'Alger, qui disait avoir reçu de Marthe et de son père l'aveu des supercheries. D'après eux, le pseudo-fantôme se serait manifesté au moyen d'une trappe ménagée dans le plancher. Or, Marthe a nié avoir tenu ces propos et un architecte fut appelé à constater qu'il n'existait pas de trappe dans le pavillon aux expériences.

Quant à l'opinion de M. Ch. Richet lui-même, elle s'était exprimée dans la lettre suivante parue à cette époque et qui ne laissait place à aucune équivoque. (Cette lettre était adressée à M. le Directeur des *Annales des Sciences psychiques*).

« Monsieur le Directeur,

« Quoique je sois résolu à ne plus intervenir dans les polémiques relatives aux expériences de la villa Carmen, je ne veux pas laisser s'accréditer cette erreur des soi-disant aveux.

« 1° Le cocher du général Noël, Areski, n'a jamais assisté à une seule expérience et il y avait impossibilité matérielle à ce qu'il y assistât ; son assertion qu'il a joué le rôle du fantôme est due à un simple mensonge audacieusement absurde ;

« 2° Les aveux de Marthe B..., s'ils sont *réels — ce dont je doute* — consistent à dire qu'il y avait une trappe dans la villa Carmen, ainsi qu'il résulte d'une lettre que m'a écrite récemment M. Marsault. Or, il n'y a pas de trappe, comme le prouve un procès-verbal dressé par les architectes-experts et des témoins patentés ;

« 3° Je n'ai à m'occuper ni de ce qui s'est passé en 1904, ni de Bergolie (?), ni des mystifications qui auraient été, à d'autres époques, délicatement imaginées par les hôtes du général Noël. Je n'ai parlé que de ce que j'ai vu et je n'ai pas à retirer un mot de ce que j'ai écrit ;

« 4° Il sera publié prochainement, avec tous les détails nécessaires, des observations dues à trois officiers et à deux docteurs en médecine ; observations qui ont été prises isolément par ces savants, expérimentant avec d'autres médiums.

« *En définitive, il ne reste rien* de tout ce qui a été objecté.

« Veuillez croire, etc...

« CHARLES RICHET ».

Cela n'a pas empêché le journal *le Matin* d'accepter comme fait acquis l'accusation de fraude et les contradicteurs actuels de Mme Bisson d'en prendre texte contre l'authenticité de ses expériences.

Que Mme Bisson continue avec sérénité ses recherches. Elle est assurée d'avoir autour d'elle l'estime des gens de bonne foi qui ont la plus grande admiration pour sa ténacité et sa haute intelligence.

R. FARAL.

P.-S. — Nous avons reçu de Mlle Barklay la lettre ci-après qu'il ne nous avait pas été possible d'insérer dans le précédent numéro :

Monsieur,

M. Durville me communique l'*Echo du Merveilleux*. Je vous serai très obligée de bien vouloir insérer ceci :

Je ferai remarquer que la photographie représente le fauteuil en son état actuel alors que pendant toutes les séances dont parle le livre de Mme Bisson, le fauteuil est entouré de bandes, lesquelles n'ont été enlevées qu'après quatre années d'expérimentation, le jour ou Mme Bisson a prié les rédacteurs du *Matin* de visiter le cabinet.

Cette démonstration ne trompera personne.

Recevez mes salutations, BARKLAY.

L'Horoscope de M. J. Caillaux

Mme Albane de Siva, la savante astrologue, dont nous avons souvent publié les intéressantes prédictions, nous fait parvenir l'horoscope ci dessus — tout d'actualité — et qui fut publié par le journal l'*Opinion, à la date du 3 janvier 1914*.

Horoscope de M. J. Caillaux

Né le 30 mars 1863, à 9 heures du matin, Le Mans

« Dans l'avenir *immédiat* du natif, nous ne voyons aucun événement important. *Mais à partir de la fin du mois de mars 1914*, les choses changent.

« La fortune devient plus variable, et *semble s'obscurcir*.

« En cette année, le natif fera un voyage, nécessité par l'état de sa santé. Il souffrira des reins et de migraines, danger pour l'œil gauche.

« Il aura à supporter des *chagrins dans ses affections*, avec risque de *séparation d'êtres aimés*.

« *Les affaires légales sont défavorables au natif.*

« Il aura des déceptions en amitiés. Il reconnaîtra que beaucoup d'amis ne sont que des amis de circonstances.

« Il aura des ennuis avec des subordonnés (Congrès du personnel des ministères).

« S'il se laisse entraîner à des spéculations, le résultat pourrait être fâcheux.

« Nous voyons qu'il courra un danger sérieux ».

ALBANE DE SILVA, *63, rue Blanche*.

P. S. — On conçoit que dans un horoscope non demandé par l'intéressé, nous avons été tenus à une grande réserve d'expressions.

Cet horoscope ayant été publié le 3 janvier, c'est-à-dire près de trois mois avant les événements actuels, nous ne pouvons que féliciter sincèrement Mme Albane de Siva, de la justesse de ses prévisions.

Rappelons que l'intéressante voyante avait déjà prédit que Manoël perdrait son trône, que les Naundorff seraient autorisés à porter le nom de Bourbon dans trois ans (fait aujourd'hui réalisé). En 1911, elle donna sur le vol de la Joconde des détails dont la plupart viennent d'être reconnus exacts, et elle avait annoncé également, avec son résultat, la tentative de meurtre dont vient d'être victime, à Paris, une personnalité turque.

LES TALISMANS

Notre enquête sur la Gemme Astel (*Suite*).

Notre confrère, André Darvin qui, lui aussi, a bien voulu étudier la précieuse gemme de M. Biennier, nous envoie sur les talismans, en général, et la Gemme Astel en particulier, l'article suivant :

« L'habitude de porter des bijoux et des gemmes précieux remonte à la plus haute antiquité ; mais, à ces époques lointaines, les bijoux et les gemmes n'étaient pas seulement des ornements destinés à rehausser la beauté du corps ; c'étaient aussi des *talismans* ayant pour mission de préserver des maux, et de donner le bonheur à ceux qui les portaient.

« Cette croyance n'était pas particulière aux idolâtres, car si nous savons que le grand Hiérophante des principaux temples de l'Egypte ancienne portait au doigt un saphir, la Bible nous apprend que le Grand Prêtre des Juifs portait sur la poitrine un éphodorne de douze pierres, symbolisant les douze tribus ; et encore de nos jours, les prêtres catholiques ont au doigt un anneau orné d'une améthyste, symbole de la pénitence, de l'humilité, et aussi de la puissance.

« Les anecdotes sur les effets bienfaisants ou malfaisants des pierres et des bijoux sont très nombreuses ; mais je crois que leur influence maléfique vient de ceux qui les ont précédemment portés. Les vêtements s'imprègnent de l'odeur et du fluide de leur propriétaire. Si celui-ci est atteint d'une maladie contagieuse, il n'est pas sans danger de mettre ses habits après lui. Il en est de même pour les gemmes ; et c'est ainsi que certaines pierres, considérées autrefois comme bénéfiques, peuvent, aujourd'hui, porter la mauvaise chance.

« Quant à la Gemme, retrouvée par M. Biennier, son pouvoir bénéfique est indéniable. Je l'ai par moi-même expérimenté.

« Atteint de neurasthénie par suite du surmenage, je voyais la vie sous le jour le plus défavorable. Je n'attachais d'importance qu'aux malheurs qui frappaient les uns et les autres autour de moi, la joie, le bonheur me laissaient indifférent ; j'avais toujours, à chaque heure, la vision de la mort, et me disais :

— « A quoi bon ? puisqu'il faut en arriver là !

« J'écrivis à M. Biennier, de m'envoyer sa Gemme Astel, car je croyais, je l'ai dit, à l'efficacité de certains talismans.

« Au bout de peu de jours, quand j'eus en ma possession le précieux bijoux, ma neurasthénie disparut, je repris goût à l'existence, je regardais en face la Mort, me disant qu'elle n'était qu'un passage pénible reliant deux mondes.

Je suis heureux d'apporter mon témoignage à M. Biennier, et cet espoir à l'humanité souffrante.

« Puissent les malheureux imiter mon exemple et obtenir même réussite.

« Je le leur souhaite de tout cœur. »

A. DARVIN.

M. Biennier, 15, rue des Gras, à Clermont-Ferrand.

BIBLIOGRAPHIE

Le succès de la Médecine psychique,
par le Dr GASTON DURVILLE.

Le Dr Gaston Durville qui a déjà consacré plusieurs études aux propriétés biologiques des effluves humains, consacre une brochure à sa méthode pour la guérison des maladies organiques, nerveuses et morales. Avec juste raison il conteste la valeur thérapeutique des médicaments chimiques dont on a tant abusé. D'après lui la maladie n'a qu'une seule cause, le déséquilibre des forces et l'art de guérir consiste à rétablir cet équilibre compromis. Comment ? Au moyen de l'agent magnétique, force nerveuse toute prête et immédiatement assimilable. Le nerveux est un malade de l'idée et c'est par l'idée qu'il faut le guérir. Il faut le distraire et rééduquer son conscient et son inconscient.

Les idées émises par le Dr Durville sont très claires,

très logiquement exposées et méritent d'être prises en considération.

***

Une lueur dans la nuit. Pages de l'Au-délà, par Mme E. DE B.

J'ai déjà dit ce que je pensais de prétendues révélations dictées par les esprits de l'Au-delà. En réalité, le présent livre n'est qu'un exposé des idées spirites que l'auteur n'a pas puisé ailleurs que dans son propre cerveau. Et j'avoue n'aimer pas beaucoup les noms de Jésus et du Christ que les spirites veulent à toute force incorporer dans leurs conceptions nébuleuses. Rien, en réalité n'est aussi près du matérialisme et de l'athéisme que le prétendu spiritualisme spirite.

***

Le Secret de la Salette et Léon XIII, par PIERRE DE LA SALETTE.

Petite brochure consacrée au Secret de la Salette. Elle explique pourquoi la Prophéthie de 1846 est restée douze ans secrète, le rôle de Mgr Fava dans cette affaire, l'attitude des successeurs de cet évêque dans le diocèse de Grenoble et une apologie des révélations de Mélanie.

***

Les Analyses des Sciences Psychiques (Novembre et décembre 1913). — Suite de l'analyse du discours du Professeur Henri Bergson.

Le cerveau canalise la vie de l'esprit, mais par là même il *la limite*. Dans le phénomène de la mémoire, par exemple, « le mécanisme cérébral a précisément pour rôle de nous masquer le passé, de n'en laisser transparaître à chaque instant que ce qui peut éclairer la situation présente et favoriser notre action : c'est même en obscurcissant la totalité de nos souvenirs — sauf celui qui nous intéresse et que notre corps esquisse déjà par sa mimique — qu'il *rappelle* le souvenir utile ».

Ce qui est vrai de la mémoire est vrai aussi de la perception. Les centres cérébraux « sont des instruments de sélection chargés de choisir, dans le champ immense de nos perceptions virtuelles, celles qui devront s'actualiser.... ; ils canalisent donc les influences du dehors et marquent ainsi les diverses directions où notre propre influence pourra s'exercer. Mais par là, ils rétrécissent le champ de notre vision du présent, de même que les mécanismes cérébraux de la mémoire limitent notre vision du passé. Or, de même que certains souvenirs inutiles, ou souvenirs de « rêve », arrivent à se glisser dans les champs de la conscience, profitant d'un moment d'inattention à la vie, ne pourrait-il y avoir, autour de notre perception normale, une frange de perceptions le plus souvent inconscientes, mais toutes prêtes à entrer dans la conscience, et s'y introduisant en effet dans certains cas exceptionnels ou chez certains sujets prédisposés. S'il y a des perceptions de ce genre, elles ne relèvent pas seulement de la psychologie proprement dite ; elles sont de celles sur lesquelles la « recherche psychique » pourrait et devrait s'exercer. »

Si nos corps et aussi nos consciences sont extérieurs les uns aux autres, il est permis de penser qu'il n'existe pas une séparation aussi rigoureuse entre les secondes qu'entre les premiers. Il est fort possible qu'entre les consciences s'établissent des échanges comparables aux phénomènes d'endosmose. Mais la nature a pris ses précautions pour neutraliser l'effet de cette endosmose, si elle existe, et seuls des mécanismes inhibitifs fonctionnant mal la laissent passer *en contrebande*. C'est alors que peut utilement intervenir la « recherche psychique ».

M. Bergson, de ce qui précède, déduit la survivance de l'âme au corps : « Plus nous nous accoutumerons à cette idée d'une conscience qui déborde l'organisme, plus nous trouverons naturelle et vraisemblable l'hypothèse de la survivance de l'âme au corps. Certes, si le mental était rigoureusement calqué sur le cérébral, s'il n'y avait rien de plus dans une conscience humaine que ce qu'il serait possible de lire dans son cerveau, nous pourrions admettre que la conscience suit les destinées du corps et meurt avec lui. Mais si les faits, étudiés sans parti pris, nous amènent au contraire à considérer la vie mentale comme beaucoup plus vaste que la vie cérébrale, la survivance devient si probable que l'obligation de la preuve incombera à celui qui la nie, bien plutôt qu'à celui qui l'affirme ; car ainsi que je le disais ailleurs « l'unique raison que nous puissions avoir de croire à une extinction de la conscience après la mort est que nous voyons le corps se désorganiser, et cette raison n'a plus de valeur si l'indépendance au moins partielle de la conscience à l'égard du corps est, elle aussi, un fait d'expériences. »

En terminant ce remarquable discours, M. Bergson se demande ce qu'il fût advenu, si la science moderne, au lieu de partir des mathématiques, avait débuté par la considération de l'esprit et les déductions qu'il en tire sont extrêmement séduisantes, mais la place m'est mesurée et je ne puis suivre le philosophe en des spéculations intellectuelles qui emportent le lecteur vers les régions du rêve pur.

R. F.

Memento bibliographique

Jean Marx. — L'Inquisition en Dauphiné, étude sur le développement et la répression de l'hérésie et la sorcellerie au XIVe siècle au début du règne de François Ier, in-8°	7 »
Dr *André Curtil*. — Les aveugles l'horizon perdu, la mort du regard, dans la nuit, leur lumière, in-8°	3 50
Le P. Chrysostome. — Le motif de l'Incarnation, à propos d'un article du R. P. Hugon, in-8°	1 50
Le P. Michel-Ange. — Ni division, ni confusion. Théologie traditionnelle de l'Incarnation, réponse à une nouvelle théorie de l'Incarnation du chanoine Marchand, in-18°	3 50
Oswald Neuschotz. — Le cantique des cantiques et le mythe d'Osiris-Hetep, in-8°	2 »